



## LA MESSE DE MINUIT À LA CAMPAGNE

Nuit calme et solennelle !  
Oh ! oui qu'elle était belle,  
La rustique chapelle,  
Sous son naïf décor !  
Avec ses feux magiques,  
Et ses autels féeriques,  
Et ses joyeux cantiques ;  
Mon Dieu, j'y suis encor !

L'astre s'allume  
Au ciel sans brume ;  
Chaque toit fume  
Silencieux ;  
La neige brille  
Sur la charmille,  
Minuit semille  
En haut des cieux.

Un météore,  
Mobile aurore,  
Là-bas colore  
L'azur du ciel ;  
Lueurs étranges,  
Celestes franges  
Sont-ce des langes  
Pour l'Éternel ?

C'est une aurore boréale,  
Couleur de feu, couleur d'opale ;  
O belle aurore boréale,  
Qui dans l'ombre éclate sans bruit,  
Es-tu le radioux symbole  
De cet Enfant dont la parole  
S'en vient de l'un à l'autre pôle  
Chasser les ombres de la nuit ?

Mais écoutez : la cloche sonne  
Au clocher lointain qui rayonne,  
La cloche sonne et carillonne  
A réveiller tout le hameau.  
A ce signal, chaque chaumière  
Magiquement soudain s'éclaire ;  
La carriole attend, légère ;  
A la chapelle—il fait si beau !

A la chapelle  
Dieu nous appelle !  
Volons vers elle,—  
Il fait si beau !  
Comme une rose  
A peine éclose,  
Jésus repose  
Dans son berceau !

\* \*

Berceau charmant ! Vrai nid fait de vert sapinage,  
Où dort l'Enfant Jésus, gentil oiseau du ciel.  
Et voyez-le sourire aux enfants du village ;  
Son sourire est plus pur qu'un pur rayon de miel !  
Le bel ange ! Il rayonne avec autant de joie  
Que s'il était couché sur la pourpre et la soie.  
Comme il est gracieux ce roi de l'univers  
Qui naît en souriant sur quelques rameaux verts !

Non ! pas même une humble cabane ;  
Sous les yeux d'un bœuf et d'un âne !  
Quel fils de pauvre paysan  
N'eût pas rougi de naître ainsi !  
Frère enfant que rien ne protège,  
Il nous arrive avec la neige  
Et les oiseaux blancs pour cortège.  
La nuit d'automne l'a trahi.

Mais sur sa paille  
Jésus tressaille,  
Mais sur sa paille  
Il est joyeux.  
L'enfance admire  
Son doux sourire :  
Son charme attire  
L'enfant pieux.

Le chancelant vieillard, pour qui va sonner l'heure  
D'abandonner bientôt sa terrestre demeure,  
Près de la crèche aussi le vieillard prie et pleure :  
Cet Enfant qui sourit va le juger demain,  
Et ce Juge lui semble un juge bien humain !

Le lys dont la corolle exale  
Une senteur si virgine,  
La neige fraîche et matinale  
Qui charge au bois les verts buissons :  
Enfin, la perle la plus belle  
Avec moins de grâce étincelle  
Que sa vive et calme prunelle,  
Pleine d'amour et de rayons !

Mais il sommeille :  
O nuit vermeille,  
Jésus sommeille :  
Coule sans bruit,  
Coule plus lente,  
O nuit charmante,  
Coule plus lente.  
O sainte nuit !

Nuit calme et solennelle !  
Oh ! oui qu'elle était belle,  
La rustique chapelle,  
Sous son naïf décor.  
Avec ses feux magiques,  
Et ses autels féeriques,  
Et ses joyeux cantiques...  
Mon Dieu, j'y suis encor !

\* \*

Chérubins de l'exil, à qui manquaient des ailes,  
Par le froid colore, du feu plein les prunelles,  
Nous, petits villageois, prenons l'Enfant divin  
Pour un frère venu du Paradis lointain.  
Notre âme, qui fondait l'ivresse de l'extase,  
Menaçait d'éclater comme un fragile vase.  
L'église illuminée au milieu de la nuit  
Achevait d'éblouir notre œil et notre esprit.  
La Messe de Minuit, oh ! c'était notre fête :  
Un mois d'avance, au moins, nous en perdions la tête !  
Nos soupirs n'étaient pas des soupirs de prophète :—

« Il faut,—demandions-nous,—que la neige ait couvert  
Cette roche si haute ?—et ce gadelier vert !  
Ah ! ce Minuit doré, lentement comme il vole !  
Quel plaisir ce sera : le soir—en carriole !  
Et puis, voir ce Jésus, dont le nom seul parfois  
Joint les mains de ma mère et fait trembler sa voix !  
Voir l'Église,—pour nous vrai ciel plein de mystère ! »

De ces rêves riants rien n'eût pu nous distraire.  
Plus de jeux. Le gros chien n'était plus attelé.  
L'oiseau ne craignait plus nos lignes perdues.  
Plus de courses non plus sur nos traîneaux rapides,—  
Et le gros banc de neige était presque oublié.

La veille au soir enfin, pour nous lever à l'heure,  
Nous jugions plus prudent de ne nous pas coucher.  
Tous les autres dormaient : nous, seuls dans la demeure  
Nous faisions sentinelle, assis près du bûcher.  
Ah ! gentils souvenirs parfumés d'innocence,  
Vous êtes gais comme elle et frais comme l'enfance.  
J'ai vu maître depuis Jésus loin du hameau :  
Dans les villes surtout, quel superbe étalage !  
Quelle magnificence autour de son berceau !  
Mais tout cela vaut-il les Minuits du village ?

Nuit calme et solennelle !  
Vieille et sainte chapelle.  
Si riante et si belle  
Sous ton naïf décor :  
Avec tes feux magiques,  
Et tes autels féeriques,  
Et tes joyeux cantiques ?  
Te reverrai-je encor ?

L'abbé APOLLINAIRE GINGRAS.

## UNE MESSE DE MINUIT



Plus fort de la Terre, ma grand'mère, jeune fille  
encore, habitait le Faubourg Saint-Germain. Le  
vide s'était fait autour d'elle et de sa mère : leurs  
amis, leurs parents, le chef de la famille lui-même,  
avaient quitté la France. Les hôtels étaient déserts  
ou envahis par de nouveaux possesseurs. Elles-  
mêmes avaient échangé leurs riches demeures contre  
un modeste logement, où elles vivaient, attendant des temps  
meilleurs, cachant soigneusement leurs noms alors compromettants.  
Les églises, détournées de leur but, servaient de maga-  
sins ou de locaux industriels. Toute pratique extérieure  
avait cessé.

Pourtant, au fond d'une boutique de sabotier de la rue Saint-  
Dominique, un vieux prêtre, qui avait repris l'humble métier  
de son père, réunissait quelques fidèles pour la prière ; mais  
il fallait user de précaution, car la poursuite était rigoureuse,  
et l'humble temple était précisément voisin de l'habitation  
d'un des membres du gouvernement révolutionnaire, implacable  
ennemi de la religion.

C'était donc par une froide nuit de décembre ; on célébrait  
l'office de minuit en l'honneur de la fête de Noël. La boutique  
était soigneusement fermée, tandis que l'encens fumait dans  
l'étroite chambre qui se trouvait derrière Une commode ven-  
trée, sur laquelle on avait posé un linge bien blanc, tenait lieu  
d'autel. Les ornements sacerdotaux avaient été tirés de leur  
cachette, et la petite assemblée, composée de femmes et de  
quelques hommes, était pieusement recueillie, quand un heurt  
à la porte, pareil à celui des fidèles, attira l'attention.

L'un des assistants alla ouvrir ; un homme entra d'un pas  
hésitant. Pour tous, c'était une figure inusitée en ce lieu ;  
pour quelques-uns, c'était, hélas ! une figure trop connue ;  
c'était précisément l'homme qui s'était montré, dans les con-  
seils publics, si acharné contre les réunions des fidèles, et dont  
à ce titre, on pouvait le plus redouter la présence en un pareil  
moment.

La majesté du sacrifice ne fut pourtant pas troublée, mais la  
peur avait saisi tous les assistants ; chacun n'avait-il pas à  
craindre pour soi, pour les siens, et pour le bon vieux pasteur  
plus exposé encore que ses ouailles !

L'air sévère, mais calme et froid, le conventionnel assista  
debout à la fin de la messe et à la communion, et plus la céré-  
monie avançait, plus les cœurs se seraient dans l'attente  
d'un événement qu'on ne pouvait que trop prévoir.

Quand tout fut fini, en effet, que les lumières furent à peu  
près éteintes, un à un, avec précaution, les assistants s'écoulè-  
rent ; alors l'étranger s'avança vers le prêtre, qui l'avait re-  
connu, mais qui gardait un calme stoïque.

—Citoyen prêtre, lui dit-il, j'ai quelque chose à te dire.  
—Parlez, mon frère ; à quoi puis-je vous être bon ?  
—C'est une grâce qu'il me faut te demander et je sens com-  
bien je suis ridicule. Un pied de rouge me monte au visage  
et voilà que je n'ose plus parler.  
—Mon abord et mon ministère sont pourtant bien peu faits  
pour vous troubler, et, si quelque sentiment de piété vous  
guide vers moi.....

—Eh ! Voilà justement ce qui n'est pas. Je ne connais pas  
de religion ; je n'en veux pas connaître ; je suis de ceux qui  
ont le plus contribué à détruire la vôtre, mais, pour mon mal-  
heur, j'ai une fille...

—Je ne vois point là de malheur, interrompit l'ecclésiastique.

—Attends, citoyen, tu vas voir. Nous autres, hommes à  
principes, nous sommes les victimes de nos enfants. Inflexi-  
bles envers tous pour le maintien des idées que nous nous  
sommes formées, nous hésitons et nous red-venons enfants  
devant les prières et les larmes de nos enfants. J'ai donc une  
fille que j'ai élevée pour être une honnête femme et une vraie  
citoyenne. J'avais cru l'avoir formée à mon image, et voilà que  
je m'étais grossièrement trompé. Un moment solennel  
approche pour elle. Avant l'année nouvelle, elle épouse un brave  
garçon, que je lui ai moi-même choisi pour mari. Tout allait  
bien : les deux enfants s'aimaient, je le croyais du moins, et  
tout était prêt pour la cérémonie à la commune, lorsque ce soir,  
ma fille s'est jetée à mes pieds en me priant de différer son  
mariage. Surpris tout d'abord, je la relevai.

—Eh quoi ! n'aimes-tu pas ton fiancé ? lui dis-je.

Pressée de questions sur cet étrange caprice, elle finit par  
m'avouer une idée de jeune fille. Elle voulait attendre, espé-  
rant qu'un jour viendrait où elle pourrait se marier en faisant  
bénir son union à l'église. Ma première colère une fois passée,  
je ne puis te dire toutes les bonnes raisons qu'elle m'a données  
pour obtenir de moi, une chose aussi contraire à ma règle de  
conduite. Le mariage de sa défunte mère avait été fait à  
l'église, sa mémoire exigeait cette action pieuse, elle ne se  
croirait pas mariée, si elle ne l'était au pied de l'autel ; elle  
préférerait rester fille le reste de ses jours.

Elle en dit tant, mêlant à tout cela des prières et des larmes,  
qu'elle triompha. Elle-même m'indiqua la retraite que, il y  
a quelques jours, je n'aurais pas apprise impunément pour  
vous tous. Je suis venu te trouver, et maintenant je te de-  
mande : Tu as devant toi ton persécuteur : veux-tu bénir, selon  
ton culte, le mariage de sa fille ?

Le digne prêtre répondit :  
—Mon ministère ne connaît ni rancune ni exclusion : je suis  
heureux, d'ailleurs, de ce que vous me demandez ; une seule  
chose me chagrine, c'est que le père soit si hostile au projet de sa  
fille.

—Tu te trompes ; je comprends tous les sentiments. Celui  
d'une fille qui veut être mariée comme le fut sa mère me paraît  
respectable, et tout à l'heure, j'en ai vu, il y a je ne sais quoi  
d'émouvant dans vos cérémonies qui m'a fait mieux encore  
comprendre sa pensée.

A peu de jours de là, la même arrière-boutique contenait  
quelques personnes intimes et conciliantes qui assistaient à un  
mariage. Il n'est pas besoin de dire que, depuis ce jour, soit  
changement de principes, soit reconnaissance, le membre du  
gouvernement révolutionnaire fut occultement le protecteur  
de la petite église, qui put subsister en paix, ignorée de ses  
persécuteurs.

## PRIMES DU MOIS DE NOVEMBRE

## LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—D. A. Aug. Comte, 190, rue Saint-Urbain ;  
Charles Bruneau, 166, rue Murray ; Ls. N. Prévost,  
1130, rue Saint-Laurent ; Delle Emma Doucette, 11½, rue  
Rousseau ; E. Sarrasin, 500, rue Saint-Jacques ; James  
Lapierre, 51, rue Visitation ; Dame J. B. Parent, 202,  
rue Champlain ; Napoléon Sarrasin, 356, rue des Sei-  
gneurs ; J. H. Thériault, 120, rue Saint-André ; Delle  
Valeda Bernier, 10, rue Sainte-Elizabeth ; Dame Olivier  
Marin, 318, rue Cadieux ; Louis Bélanger, 21, rue Saint-  
Vincent ; Dame P. Ricard, 118, rue Saint-Jacques ; R.  
Bertrand, 31, rue Emery ; P. Peiffer, 20, ruelle Contant ;  
Louis Gauthier, 489, rue Saint-Dominique ; P. Moretti,  
195, rue Bleury ; Albert Desnoyers, 1, rue Saint-Domi-  
nique ; H. E. Gagnon, 2203, rue Notre-Dame ; A. Brouil-  
let, 30, rue Robin ; Joseph Villeneuve, 331, rue Rich-  
mond ; Théophile Beaupré, 259, rue Saint-Christophe ; S.  
A. Dubois, 865, rue Saint-Catherine ; Wilfrid Pepin,  
279, rue des Allemands.

Québec.—François Saucier, (\$2.00), coin des rues La Reine et  
Caron, Saint-Roch ; Philippe Dorval, 45, rue Sinaï, Saint-  
Sauveur ; J. E. Audibert, 42, rue Saint-Ours, Saint-Sau-  
veur ; Louis-Léon Dion, 138, rue Saint-Olivier ; Napoléon  
Mercier, 76, rue Latourelle ; Louis Boivin, 41, rue Real ;  
Gaudias Cantin, 26, rue Hamel, Saint-Sauveur ; Delle  
Marie Sanfagon, 332, rue Saint-Valier, Saint-Sauveur ;  
L. N. Kérouac, 5, rue Saint-Valier, Saint-Sauveur ; Té-  
lesphore Samson, 4, rue Bédard, Saint-Sauveur.

Saint-Henri de Montréal.—Dame Georges Rodgers (\$50.00),  
145, rue Saint-Ferdinand ; Alphonse Dubé, 244, rue Bro-  
die.

Trois-Rivières.—H. N. Boire, gérant de la banque Hochelaga.  
Sherbrooke.—F. H. Généreux.

Village Saint-Gabriel.—Adélarde Duval, 285, rue Manufac-  
ture ; Delle Marie Bavret, 15, rue Manufacture.

Coaticook.—Joseph Boivin (\$3.00).

Ottawa.—J. A. Bernard, 523, rue Sussex ; Joseph Larose, 281,  
rue Cumberland.

Sainte-Cunégonde.—Dame Prosper Lagarde, 286, rue Work-  
man.

Bellefleur Station.—F. X. Favreau.

Croquignoles.—Prenez 1 livre de farine, autant  
de sucre. Battez en neige le blanc de six œufs.  
Prenez 4 onces d'amandes douces, autant d'amandes  
amères, mondées et pilées. Mélangez le tout  
jusqu'à ce que la pâte soit assez molle pour que  
l'on puisse rouler les croquignoles. Battez aussi  
la pâte avec un rouleau. Formez avec cette pâte  
de petites noix que vous posez sur un plateau en  
tôle et que vous mettez au four.

On peut conserver ces croquignoles plusieurs  
jours en les plaçant dans une boîte de fer-blanc.